

## *Un épisode ignoré dans la vie de Schliemann*

M. Edison, qui a manifesté un grand intérêt pour mes découvertes, m'a invité à venir visiter son studio de Black Maria aux États-Unis. J'ai répondu à cette invitation avec un intérêt d'autant plus vif que mes découvertes sont précisément à l'opposé des siennes : j'ai fait revenir au jour l'enfance de l'humanité en entreprenant les fouilles de la Cité de Troie chantée par Homère, M. Edison, lui, a dessiné le futur de cette humanité par l'invention de l'électricité, du phonographe, et du cinématographe.

A la suite de cette visite, j'ai demandé à M. Edison de bien vouloir me tenir compagnie pour un pèlerinage à San Francisco sur les lieux de ma patrie : en effet, si je ne m'étais pas trouvé par hasard en Californie le 4 juillet 1850, jour où elle devint un état de l'Union et où, en conséquence, tous les résidents furent naturalisés américains, je n'aurais jamais eu l'occasion de devenir citoyen des États-Unis et ainsi de me marier avec Sophia.

C'est ainsi que nous sommes retournés, ma femme, M. Edison et moi, à San Francisco, où j'étais déjà venu, et dont l'histoire et la configuration m'ont servi de modèle, m'inspirant la méthode suivant laquelle j'ai dirigé les fouilles de Troie.

Je n'avais jusqu'à ce jour donné aucune publicité à ce

voyage, car j'avais pensé qu'il s'agissait d'un pèlerinage privé, mais M. Edison a tenu à en garder quelques documents et à les présenter au public.

L'intérêt que me portait M. Edison n'était pas particulièrement, ou disons pas exclusivement, lié à mes découvertes archéologiques. Dès notre arrivée au port de New York, M. Edison qui était venu nous accueillir sur le quai, serra la main de ma femme et la mienne avec une sincère affection et me félicita d'avoir été (je cite) : « Le premier à voir dans la photographie un instrument amoureux ».

Sa principale curiosité portait sur notre histoire d'amour, à Sophia et à moi, dont il avait entendu un récit fragmentaire par un de mes agents de change qui s'est trouvé également en affaire avec lui. Je remerciai M. Edison de son compliment, mais j'ai attendu que nous soyons à San Francisco et même sur les hauteurs de Twin Peaks d'où l'on domine toute la ville, pour lui faire le récit complet de « la première histoire d'amour moderne ».

Je n'ai pas pu épouser mon amie d'enfance, Minna Meineke, avec qui nous nous étions jurés dans le petit village de Ankershagen, à l'âge de dix ans, de vivre ensemble pour l'éternité et de découvrir le site de Troie. Mais ce qu'un homme ne peut accomplir avec une femme, il l'accomplit avec une autre, répétant la même erreur, ou obtenant le même succès, si son désir est sincère. Sans doute faut-il des détours pour mener à bien une entreprise ainsi que l'a prouvé ma vie : je me mariaï une première fois à une Russe de Saint-Petersbourg qui refusa toujours de m'accompagner dans mes voyages et fut incapable de comprendre mon désir de Troie. Je devais divorcer d'elle dix-huit ans plus tard (et pour cela parcourir plus de 12 000 kilomètres), à Indianapolis, en raison de la souplesse des lois sur le divorce dans l'Indiana.

Alors, ayant amassé une fortune que je ne me serais

jamais risqué à imaginer, pour avoir participé à la ruée vers l'or en Californie, à la spéculation immobilière à Paris grâce à l'amitié du baron Haussmann, au trafic d'armes pendant la guerre de Crimée, enfin au commerce du coton, de l'huile d'olive, du thé et principalement de l'indigo, je décidai à quarante-sept ans, soit à l'automne de ma vie et cette fois sans Minna, loin, très loin d'elle, d'abandonner les affaires, d'accomplir mon rêve d'enfant, de déterrer Troie et de me fiancer à une Grecque.

J'ai commencé par écrire à mon ami d'Athènes, l'archevêque Theocletos Vimpos qui avait été à Pétersbourg mon professeur de théologie. Je lui ai écrit que je voulais épouser une Grecque de pure ascendance, qui ressemblât à Hélène de Troie. L'archevêque a rassemblé pour moi un certain nombre de clichés photographiques d'épouses possibles. Il me les a envoyés à Indianapolis. Je voulais que la photographie possédât la même force d'évidence que la promesse de la déesse Aphrodite à Pâris, et qu'elle me décidât à partir sur-le-champ.

J'ai étalé les photographies reçues sur le bureau de ma chambre de l'hôtel Saint-Paul. J'ai regardé longuement ces clichés — beaucoup de visages frivoles, et d'autres trop italiens : durant plusieurs semaines, je ne me suis intéressé qu'au visage des femmes, je cherchais au cours de mes promenades à affiner sur le visage des femmes réelles que je voyais dans les rues — et précisément aux États-Unis où les femmes sont plus libres qu'en Europe, spécifiquement en Europe orientale — un sens de la perception qui me permettrait de choisir parmi la centaine de photographies d'inconnues. J'hésitai longuement, mais ce qui arrive dans une histoire d'amour obéit sans doute à une loi plus ancienne que la connaissance consciente, et je revenais toujours à la première photographie qui m'avait arrêté, celle de la fille du cousin le plus cher de l'archevêque — c'était une pièce

qu'il avait jointe comme après coup. J'en fis tirer des épreuves, j'en envoyai une à mon père, et je lui écrivis mon intention d'aller à Athènes épouser Sophia. Durant tout le trajet en bateau, un vapeur qui s'appelait *Niémen*, je tins dans ma main droite la petite épreuve avec au verso le nom griffonné par l'archevêque, que je n'étais pas tout à fait sûr de déchiffrer. Pendant les six mois qui ont séparé la réception de la photographie et le moment de rencontrer son modèle, je vécus avec cette image serrée de longues heures dans ma main, cliché jauni par mes égouttements de sueur, fatigué et racorni par mes nombreuses manipulations.

Le président du Conseil d'Administration de l'institution scolaire réservée aux filles des notables d'Athènes m'attendait dans le vestibule de mon hôtel. Il m'a conduit à pied; nous sommes passés par la place du Palais-Royal, nous avons pris à gauche la rue de l'Université avant d'arriver devant cette étendue boisée où plus tard, j'ai fait construire ma maison; laissant à droite l'université d'Athènes nous sommes descendus en diagonale jusqu'à l'Arsakeion. On nous a désigné une salle de classe.

M. Melas a pénétré le premier et j'attendais de l'autre côté de la vitre cherchant à reconnaître la jeune fille d'après sa représentation. M. Melas m'a introduit et a demandé au professeur si nous pourrions entendre quelques vers d'Homère. On ne m'a pas présenté (j'ai un physique anonyme, j'étais habillé avec un goût légèrement conservateur). Sophia, que j'avais réussi à identifier, était assise à l'extrémité du deuxième rang. Elle fut donc la treizième à parler. Sur un signe de son professeur, elle se leva et récita, tournée vers moi, ce passage de *Illiade* où Hélène pleure la mort d'Hector. Ses yeux vers la fin de la récitation étaient humides comme le sont seulement les yeux de quelques femmes, parfois aux premières heures du jour, en été. Je n'ai rien laissé voir de mon enthousiasme. Le soir, j'ai

demandé sa main à ses parents. Je crois que si elle ne m'avait pas manifesté dès l'abord une grande indifférence, il n'aurait pas pu y avoir entre nous une longue passion. Ce n'est qu'à la suite d'un abondant échange de billets entre mon hôtel et la maison de ses parents que nous nous sommes décidés à vivre ensemble pour toujours... Ma femme, ai-je expliqué à M. Edison, porte le nom de la sagesse.

J'ai expliqué à M. Edison qui s'est félicité en m'accueillant de rencontrer l'un de ses rares « contemporains » que, si le mot de modernité avait un sens, j'en serais le héros : j'ai fait fortune pour qu'une image trouve son modèle, pour que la gravure ocre et blanche, couleur des montagnes Rocheuses, où, dans *l'Histoire universelle* de Jerrer, j'ai vu Énée emportant Anchise loin de l'incendie de Troie, l'un et l'autre si accrochés ensemble que je ne pouvais pas distinguer qui s'était emparé de l'autre le premier, pour que cette gravure ne soit pas sortie de l'imagination d'un artiste, mais qu'elle n'ait été que la condensation poétique d'une réalité; et quand M. Edison m'a demandé les couleurs que je préférais au monde, j'ai répondu : le bleu, car c'est grâce à l'indigo que j'ai fait fortune, l'argent, car ce fut le moyen de poursuivre la passion de ma vie, découvrir Troie, et l'orangé, couleur du feu qui n'est que la propagation accélérée de l'histoire à travers les villes. La science-fiction, ce rêve moderne où s'allieraient la vérité telle que la reproduisent les journaux quotidiens ou la photographie, et les vieux contes de notre enfance, histoires d'amour et d'aventure, la science-fiction ne m'a pas inventé... Ni Jules Verne, ni Victor Hugo n'ont eu une imagination assez fertile. Aucun économiste, aucun illuminé du XVIII<sup>e</sup> siècle, aucun philosophe ou pamphlétaire socialisant du XIX<sup>e</sup> n'avait osé imaginer un lien amoureux entre la richesse et l'enfance, comme celui que j'ai tissé, aucun n'avait osé prévoir semblable réconciliation des contraires.

M. Edison m'a demandé pourquoi j'avais tenu à venir à Twin Peaks, ces collines jumelles, rondes et semblables à ces collines que j'ai aimées enfant, pour raconter cette histoire... Vue des hauteurs, toute ville n'est que le plan d'une autre ville possible... déjà cimetière, encore maquette, la trace d'un incendie, ici, la matrice de mes inventions... Je suis allé pour la première fois à San Francisco comme détective pour enquêter sur les circonstances de la mort de mon frère Louis. Après bien des difficultés, je retrouvai sa tombe. Puis je réclamai sa fortune. Le 4 juin où j'arrivai à San Francisco, tard dans la soirée, je suis allé dormir à l'Union Hôtel. Dans la nuit, des cris et le tocsin m'ont réveillé. De la fenêtre de ma chambre, je voyais les flammes qui dévoraient la charpente d'un bâtiment situé à quelques mètres de moi. Je me suis précipité hors de l'hôtel qui prenait feu à son tour, je suis monté depuis le centre de l'incendie jusqu'à Telegraph Hill et là, je me suis installé dans un restaurant d'où je voyais, au travers des vitres, le spectacle des torches humaines. J'y restai jusqu'à six heures le matin. Et je pensai à la gravure de mon enfance. Redescendant vers la ville, je constatai que beaucoup d'étrangers, habitants de San Francisco, restaient au milieu des ruines, prostrés, désespérés, et que nombre d'entre eux pleuraient.

Les Américains, au contraire, n'étaient nullement effrayés; ils traçaient sur le sol, encore couvert de cendres brûlantes, les plans de fondations de nouveaux bâtiments, en plaisantant et en riant. Le cimetière du haut de la ville fut transporté vers le bas de la ville. Les pierres des tombes posées en haut de la ville servirent à édifier les banques au bas de la ville et à la place de l'ancien cimetière, une société construisit l'immeuble d'une immense compagnie d'assurances, les plus célèbres assurances-vie de la Californie. J'optai alors pour la nationalité américaine. Nous autres, Américains, avons compris que l'humanité ne se proposait jamais que les

images qu'elle pouvait détruire. Et je vis pour la première fois ce que serait un chantier de fouilles : une ville détruite aussi fragile qu'une ville vivante, promettant au même instant d'exister, menaçant au même instant de s'écrouler.

Si j'ai choisi d'être Américain, c'est que je n'ai pas voulu fouiller pour le profit d'une race ou être l'archéologue d'une nation : ma femme, Sophia, m'a dit que j'avais eu tort de livrer mes richesses à l'Empire allemand, j'ai certainement eu tort de satisfaire le rêve allemand d'une race supérieure, conquérant jusqu'au passé de l'humanité. Moi, qui n'ai désiré que cela : user ma vieillesse à rajeunir le monde. J'ai voulu ramener à la lumière solaire l'aurore de l'humanité tout entière.

Aujourd'hui, seul et abusé, devenu sourd, je vois plus profondément que tous les universitaires l'avenir de la géographie : la réconciliation de Mercator et de Ptolémée, de la terre ronde de la science, de la terre plate du voyageur et du commerce et de la terre emboîtée, excavée de l'enfance.

Quand cette civilisation sera entièrement ensevelie, il se trouvera encore des enfants sans école, de la couleur du paysage, comme ces enfants d'Amérique à la peau rouge, pour rêver de celui qui a administré la preuve que le royaume des ombres froides peut revenir à la lumière du soleil : un peu comme on rêve de ces créatures qui, dans les contes fantastiques, acceptent d'exécuter la vengeance testamentaire d'une victime injustifiée, portant leur vie durant, cette vengeance dans sa chair; je rêve moi de ces enfants pour qui le pont dit de la Porte d'Or sera le passage à l'Orient, dont la Californie n'est déjà plus dans mon intuition de vieillard que la banlieue... comme les États-Unis, aux richesses centrifuges, ne sont destinées à devenir dans des milliers d'années que le miroir de cet archipel minuscule aux richesses centripètes, l'Empire japonais.

Je dis cela parce que je me suis trompé.

Je n'ai pas identifié la Troie de Priam, j'ai choisi pour théâtre de *Illiade* une ville antérieure de mille ans. Il est une foule de lieux pour lesquels l'homme n'aura jamais de certitude absolue.

Je suis celui-ci : un homme au costume soigné, sa vie durant, il n'en a pas changé, à la fin les poches sont de plus en plus déformées : de la mémoire du monde.

Je suis un homme fini parce que j'ai vécu d'un bataclan de symboles. Je ne toucherai pas le xx<sup>e</sup> siècle.

Personne ne connaîtra mes dernières paroles, personne n'enquêtera sur mes dernières paroles. Je m'écroulerai dans la rue, sans papiers d'identité, sans argent dans les poches, un homme anonyme : à Naples car ce fut la première étape de mon second voyage de noces, le jour de Noël, comme Charlie Chaplin puisque, comme lui, j'ai tenté de raccrocher un bout de la dignité de l'enfance à l'indignité majeure de l'histoire.

BRUNO BAYEN